d'être qui changent sans qu'elle change elle-même ni cesse d'être ce qu'elle est : ce qu'il y a ainsi de permanent, d'identique en elle, est l'*essence* du genre. Il y a lieu de distinguer en tout être, soit genre, soit individu, l'être et les phénomènes de l'être, l'*essence* (τὴν οὐσίαν) et les *accidents* (τὰ συμβεβηκότα). C'est une distinction analogue à celle du contingent et du nécessaire : ce sans quoi l'être peut être, ce sans quoi il ne le peut.

Quand, dans un être qu'on étudie, on fait abstraction des phénomènes, il reste, outre ces caractères invariables et constitutifs de l'être, qui en sont l'*essence*, l'être distrait de tous les attributs, des invariables comme des variables, des essentiels comme des accidentels, dont il est le sujet : c'est la *substance*. Nous avons lieu donc de considérer dans un être trois choses : le *substratum* ou sujet des attributs (τὸ ὑποκείμενον); les attributs invariables, nécessaires, constitutifs; les attributs mobiles, simples modes, purs phénomènes : la *substance*, l'*essence* et les *accidents*.

L'ancienne métaphysique ne distingua pas la *substance* de l'*essence;* elle attacha le nom d'*essence* à tout ce qui, dans l'être, est le contraire des accidents ou des simples phénomènes. Il n'y eut pour elle que les phénomènes et les accidents. Pour Platon, l'*essence* consiste dans les idées, parmi lesquelles figurent l'unité et l'être. Pour Aristote, elle est la première des catégories, c'est-à-dire la plus nécessaire parmi les conceptions de notre entendement, et elle est à la fois la *forme*, la *matière*, l'être concret ou l'*individu* dans lequel existent ces deux éléments de toutes choses. Pour l'un comme pour l'autre, la substance distincte de l'*essence*, le *substratum* indéterminé de toute qualité et de toute forme, c'était la *matière première*, une sorte d'intermédiaire entre l'être et le non-être, une abstraction, la pure conception du possible. Ce fut la scolastique du moyen âge qui sépara la *matière*, sous le nom de *substratum* ou de substance, de l'*essence*, dont le nom fut réservé aux qualités exprimées par la définition, aux idées constitutives du genre et de l'espèce, à la *forme*. Descartes continue à concevoir la substance comme une chose toute différente de l'*essence*, « une chose, dit-il, qui existe en telle façon, qu'elle n'a besoin que de soi-même pour exister. » Mais, sans qu'il s'en rende bien compte, c'est à l'*essence* qu'il donne le premier rang, lui ôtant le caractère purement logique qu'elle avait dans l'école, pour y voir le véritable principe ou le fond de toutes les qualités d'un être. Parmi les attributs de chaque substance, il n'y en a qu'un, selon lui, qui mérite le nom d'*essence*, parce que tous les autres en dépendent, ou n'en sont que des modifications : l'étendue dans les corps, et la pensée dans les esprits. Sont-ce là de véritables attributs ? Il est visible que le rôle qu'ils jouent dans l'existence de chaque être ne laisse point de place à un principe plus élevé, et que la métaphysique cartésienne identifie la pensée avec l'esprit, l'étendue avec la matière, l'*essence* avec la substance. Leibnitz les identifie plus heureusement dans le principe supérieur de la force : l'activité et la puissance causatrice qui constitue la force, c'est-à-dire qui en est l'*essence*, est quelque chose de durable et d'identique comme on conçoit la substance, mais substance vivante, se suffisant à elle-même, produisant hors de son sein par elle-même tous les modes de son être. Kant, au contraire, distingue profondément l'*essence* de la substance : l'une déterminée par la seule notion que nous avons d'une chose, et qui peut, comme la notion elle-même, être chimérique; l'autre étant ce qu'il y a de réel dans les objets, et qui ne peut être constaté que par l'expérience.

Sans résoudre le problème de savoir s'il convient d'identifier, dans les individus, l'*essence* avec la substance, il y a lieu d'en maintenir, sinon la distinction ontologique, au moins la distinction logique; car, si elles s'identifient, ce ne saurait être que dans les individus, non dans les genres, ni surtout dans les êtres de raison, chez lesquels il y a *essence* sans qu'il y ait substance. D'où il faut conclure que le mot *essence* exprime proprement les qualités ou les idées qui doivent entrer dans la définition d'un être. Ainsi l'*essence* d'un triangle équilatéral sera d'avoir ses angles égaux et ses côtés égaux.

Essence du christianisme, ouvrage de Feuerbach. V. CHRISTIANISME.

ESSÉNIEN s. m. (è-sé-ni-ain — du syriaque *asa*, soin, guérison). Hist. relig. Nom qu'on donnait à des sectaires juifs : *Les* ESSÉNIENS, *qui croyaient à la fatalité, et qui ne sacrifiaient jamais de victimes dans les temples, étaient encore plus révérés chez les Juifs que les pharisiens et les saducéens.* (Volt.) *Philon a distingué deux sortes d'*ESSÉNIENS : *les uns s'attachaient à la pratique, et les autres, qu'on nomme thérapeutes, à la contemplation.* (Dider.)

— **Encycl.** Hist. relig. La célèbre secte juive des *esséniens* prit naissance, à ce que l'on suppose, vers le milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne; au Ier siècle de notre ère, elle comptait environ quatre mille adeptes, vivant en communauté. Ni les livres juifs ni les livres chrétiens n'en font mention; nous ne la connaissons que par des passages de Philon, de Josèphe et de Pline. Les deux premiers avaient vu le plus grand développement de la secte. Philon, qui avait été séduit un moment par le mysticisme vague de leurs doctrines, donne quelques renseignements incomplets sur leurs dogmes et leurs croyances; Josèphe, qui vécut au milieu d'eux et fut un de leurs adeptes, dans sa jeunesse, nous renseigne d'une façon intéressante sur leur vie extérieure, leurs rapports avec la société civile. Pline n'a fait que résumer ce que l'on savait de son temps à Rome sur les *esséniens*.

On connaît fort peu leurs dogmes. Le mystère dont ils entouraient les initiations, le serment qu'ils faisaient prêter aux adeptes de ne rien révéler aux profanes, le soin avec lequel ils brûlèrent leurs livres, dès qu'ils coururent quelque danger, nous ont dérobé la plus grande partie de leurs doctrines. Cependant, on peut inférer de quelques pages de Philon qu'ils professaient une sorte de sabéisme. Ils adoraient un Dieu unique, sous la figure du soleil, auquel ils s'efforçaient de dérober les actes naturels, réputés impurs; ils lui adressaient leurs prières et voyaient encore en lui l'image de la fatalité qui, suivant eux, gouvernait l'univers et même la conscience humaine. Leurs croyances sur l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines dans une autre vie, les rapprochaient de l'école grecque d'Alexandrie; ces croyances, ils les avaient certainement empruntées aux Grecs, ce qui suffirait à montrer le peu d'ancienneté de leur secte.

La morale des *esséniens* était austère et conforme à ce qui fut plus tard l'esprit de l'Evangile : fuir la volupté, se dévouer pour ses frères malades, partager la journée entre le travail et la prière, tels étaient les points principaux de leur religion extérieure, sur laquelle on a des connaissances plus précises. La communauté de biens était l'essence même de la secte. L'initié n'était reçu qu'après trois années de noviciat ou d'épreuves, au bout desquelles il prêtait le serment d'observer la piété envers Dieu, la justice envers les hommes, de haïr l'injuste et de venir en aide à ses frères, de garder sa foi envers tous les hommes, d'aimer et de pratiquer la vérité, de ne dévoiler à personne les mystères de l'initiation et des dogmes, et d'en transmettre religieusement le dépôt. C'étaient là des idées élevées, et il est singulier que les *esséniens* les aient mêlées aux pratiques superstitieuses du sabéisme.

Ils habitaient de préférence autour de Jérusalem, dans les villages; ils y restèrent jusqu'à la destruction du temple. Quelques-uns allèrent se réfugier en Egypte, à Alexandrie, rendez-vous commun, à cette époque, de toutes les philosophies et de toutes les religions qui, se frottant et se confondant entre elles, formèrent le syncrétisme alexandrin, appelé un peu vaguement le néo-platonisme. Il y avait, parmi les *esséniens*, deux classes bien distinctes : l'une, celle des *theoretici*, c'est-à-dire contemplateurs, qui vivaient un peu à la façon des ermites chrétiens, absorbés dans leurs méditations intérieures, et l'autre, qui était composée des *esséniens* actifs ou *practici*. Leur communisme, d'ailleurs, n'était point sans relations avec la doctrine chrétienne, et ils offrirent le premier modèle des communautés religieuses. Ils étaient tous vêtus de même, d'une robe blanche, avaient les biens et la nourriture en commun, et se nourrissaient avec la plus grande frugalité; leur occupation la plus constante était la prière et la méditation. Ils méprisaient les arts et les sciences qui n'avaient point pour objet immédiat la purification morale de l'âme. Il y a évidemment une grande affinité entre ces doctrines et celles de l'Evangile; une autre affinité encore est dans le mépris qu'ils avaient pour la logique et la métaphysique, qui n'occupent pas non plus une grande place dans le Nouveau Testament. Ils étaient d'ailleurs si célèbres par la pureté de leurs mœurs, que les Juifs, même ceux qui n'appartenaient point à leur secte, leur confiaient volontiers l'éducation de leurs enfants.

La plupart étaient agriculteurs; ceux qui exerçaient des métiers étaient les moins nombreux, à cause de la règle qui, chez eux, interdisait le lucre. Certaines professions, comme celles d'aubergiste, de cabaretier, étaient interdites, comme poussant à l'amour du gain. Une seule science, en dehors de l'agriculture, était en honneur chez eux, la médecine. C'était, en effet, pour eux une nécessité d'en apprendre les secrets, puisqu'ils regardaient comme impur le contact des autres médecins juifs. Leur connaissance des livres de médecine, des pratiques médicales, des vertus des simples, les a fait quelquefois confondre avec les thérapeutes. Bellermann et Gfœrer ont même trouvé dans l'étymologie, encore incertaine, du mot *essénien*, la racine d'un vocable qui signifie guérir.

Les *esséniens* étaient, pour la plupart, célibataires; quelques-uns, mariés avant leur initiation, conservaient leurs femmes. Il n'était pas rare non plus qu'un initié se mariât; mais comme, parmi les *esséniens*, on ne voyait dans la femme qu'un être inférieur, et que la victoire sur les passions était mise à un haut prix, il fallait que la femme, avant d'entrer dans la communauté, subît des épreuves et une sorte de stage où ses vertus domestiques et sa chasteté étaient l'objet d'un examen attentif. C'est à cela que doit se borner ce que dit Josèphe des prosélytes recrutés, jusque chez les femmes, par les *esséniens*. Il n'y avait pas, comme on a pu l'inférer de sa phrase, de communautés d'*esséniennes*.

Les pratiques extérieures de la secte différaient peu de celles des autres Juifs : ils fêtaient le sabbat dans leurs synagogues; au lieu de se rendre au temple, comme les autres, ils se contentaient d'envoyer leurs offrandes et ne sacrifiaient jamais d'animaux. Quelques pratiques superstitieuses se mêlaient à ce culte : ainsi, ils saluaient par une prière et par une adoration le lever du soleil, et poussaient le respect du sabbat jusqu'à se priver de déranger le moindre ustensile dans leurs demeures; ils considéraient comme un opprobre d'avoir une tache d'huile ou de graisse sur leur robe, et ne crachaient jamais qu'en se détournant à gauche. Ils se privaient de satisfaire leurs besoins naturels pendant le jour, afin, disaient-ils, de ne pas souiller les rayons de Dieu.

Leur vie austère et laborieuse faisait des *esséniens* des hommes robustes, en même temps que leurs doctrines fatalistes les rendaient sectaires fanatiques et tenaces. Ils faisaient preuve, lorsqu'on les persécutait, de la plus grande énergie, et les supplices, les tortures ne purent les décider à trahir les mystères de leur initiation et de leurs doctrines.

Les *esséniens* disparurent dans le tourbillon qui enveloppa la Judée, après la conquête romaine et les commencements du christianisme. Peut-être ont-ils été confondus avec les ascètes chrétiens. Dans l'obscurité qui couvre leur origine, ainsi que par la spécialité de leur règle et de leurs croyances, ils ont été souvent comparés aux anciennes écoles hébraïques de prophètes, aux pythagoriciens et aux stoïciens grecs, aux moines chrétiens et aux modernes quakers. De Quincey a cherché à les identifier avec les premiers chrétiens, qui, entourés de dangers, prirent le nom et le genre de vie des *esséniens*, comme un déguisement impénétrable à la fois à leurs ennemis juifs et romains, et à des frères timides ou traîtres. Des monographies des *esséniens* ont été écrites par Bellermann (Berlin, 1821), Sauer (Breslau, 1829), et Leutbecher (Amsterdam, 1857).

ESSENIUS (André), théologien néerlandais, né à Bommel en 1618, mort en 1677. Il étudia à Utrecht, fut appelé comme pasteur à Nedelangbroek en 1641, et ensuite à Utrecht même où il enseigna la théologie. La polémique occupa une grande partie de sa vie. On a de lui : *Triumphus crucis* (Amsterdam, 1649); *De moralitate sabbathi* (1658); *Systema theologicum* (Utrecht, 1659); *Compendium theologiæ dogmaticum* (Utrecht, 1669); *Considérations sur la parabole du Semeur.* Tous ces ouvrages sont en latin, sauf le dernier, qui est en hollandais. Il est dirigé contre le fameux mystique Labadie.

ESSENTE ou **AISSANTE** s. f. (è-san-te — rad. *ais*). Constr. Bout de bois, petite planche taillée de façon à simuler une ardoise et servant au même usage.

— **Encycl.** Au XIVe siècle, les maisons en bois étaient ornées et enrichies de statuettes, de sculptures, dans toutes leurs parties saillantes. De magnifiques spécimens existent encore à Rouen, à Caen, à Lisieux, à Rennes, à Vitré, à Falaise, surtout dans quelques coins déserts à l'abri du marteau des démolisseurs. Ces maisons étaient terminées par un pignon aigu et très-élevé, dont la saillie, souvent considérable, était soutenue par deux poteaux se rejoignant au comble et protégeait contre la pluie les étages inférieurs. Ces pièces de bois étaient peintes, et, le plus souvent, garnies de planchettes de bois simulant l'ardoise, afin d'assurer leur conservation. On nommait ces planchettes *essentes.*

Quelquefois on les employait aussi, au lieu d'ardoises, sur le larmier qui courait au-dessous de l'abri des croisées, à chaque étage. Ces *essentes* étaient donc destinées à protéger les pièces de bois en saillie, qui elles-mêmes protégeaient les parties inférieures.

Dans les constructions rustiques de certains villages de Normandie, on les retrouve encore posées en guise d'ardoises contre des pignons de torchis, et remplaçant ou l'ardoise, ou le revêtement de bois, nommé *clain*, qui est plus dispendieux, et réservé à de plus riches habitations.

ESSENTIALISME s. m. (è-san-si-a-li-sme — du lat. *essentialis*, essentiel). Méd. Doctrine de ceux qui attribuent les maladies à des essences existant dans l'organisme indépendamment du fonctionnement des organes.

ESSENTIALISTE s. m. (è-san-si-a-li-ste — rad. *essentialisme*). Méd. Partisan de l'essentialisme : *Les* ESSENTIALISTES.

— Adjectiv. : *Les médecins* ESSENTIALISTES.

ESSENTIALITÉ s. f. (è-san-si-a-li-té — du lat. *essentialis*, essentiel). Caractère de ce qui est essentiel : *L'*ESSENTIALITÉ *d'une clause dans un contrat.*

— Méd. Système qui attribue les fièvres, non à un état pathologique spécial, mais à une sorte de réaction de la nature contre le mal dont le patient est affecté.

ESSENTIEL, ELLE adj. (è-san-si-el — lat. *essentialis;* de *essentia*, essence). Qui est de l'essence d'un être ou d'un objet, qui appartient à sa nature propre : *L'égalité des côtés est* ESSENTIELLE *au carré. L'oxygène et l'azote sont les parties* ESSENTIELLES *de l'air. Nous attribuons trop à l'art : ni nos biens ni nos maux* ESSENTIELS *n'ont reçu leur être de lui; comme il ne nous a pas donné la santé, la beauté, les grâces, la vigueur d'esprit et de corps, il ne peut non plus nous soustraire aux maladies, aux guerres, au vice, à la mort.* (Vauven.) *Chacun de nous contient en lui la nature humaine avec tous ses éléments* ESSENTIELS. (V. Cousin.) ‖ Qui existe nécessairement; qui est ce qu'il est par son essence, et non par accident : *Nul être créé n'est* ESSENTIEL. *Chaque chose est vraie en partie et fausse en partie; la vérité* ESSENTIELLE *est toute pure et toute vraie.* (Pasc.)

— Important au plus haut point, capital : *Il faut beaucoup de siècles pour amener un changement* ESSENTIEL *dans les sociétés.* (Chateaub.) *Du gland semé en terre sortira un arbre dont les traits* ESSENTIELS *peuvent être décrits à l'avance.* (Renan.) *Le flâneur n'est rien autre chose qu'un paresseux qui cherche à se tromper lui-même sur son défaut* ESSENTIEL. (Boitard.) ‖ Nécessaire, indispensable : *La vérité et la fidélité sont les vertus* ESSENTIELLES *des princes.* (Fléch.) *Une circonstance* ESSENTIELLE *à la justice que l'on doit rendre aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer.* (La Bruy.) *Le malheur est une atteinte directe portée à l'intérêt de notre personne, dans ce qui nous est cher ou* ESSENTIEL. (Azaïs.)

— Mus. *Cordes essentielles* ou *modales*, Médiante et sous-sensible du ton.

— Chim. *Huiles essentielles*, Ancien nom des essences.

— Pharm. Se disait des médicaments qui passaient pour contenir exclusivement les principes curatifs propres aux substances d'où on les avait extraits : *Sels* ESSENTIELS.

— Anat. *Organes essentiels*, Organes si nécessaires à la vie, que la suppression de leurs fonctions entraîne nécessairement et très-rapidement la mort : *Aucun* ORGANE ESSENTIEL *n'a été atteint par la balle.*

— s. m. Point essentiel, point capital, indispensable, très-important : *Oublier l'*ESSENTIEL. *L'*ESSENTIEL *est de faire bien.* (Vauven.) *L'*ESSENTIEL, *dans l'éducation, n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre.* (J.-J. Rouss.)

— **Antonymes.** Contingent, accidentel, adventice, casuel, éventuel, fortuit, occasionnel.

ESSENTIELLEMENT adv. (è-san-siè-le-man — rad. *essentiel*). Par essence, par sa nature propre, par-dessus tout, tout à fait, absolument : *L'égalité des biens est* ESSENTIELLEMENT *impossible dans la société civile.* (Robespierre.) *Louis XVIII était* ESSENTIELLEMENT *magistrat par son esprit et par son caractère.* (Mme de Staël.) *Le péché est* ESSENTIELLEMENT *intransmissible.* (Lamenn.) *La France est un pays* ESSENTIELLEMENT *démocratique.* (Lamart.) *L'égoïste est un être* ESSENTIELLEMENT *antisocial.* (Alibert.) *Le besoin de se consacrer est* ESSENTIELLEMENT *le partage des femmes.* (Alibert.) *L'illusion est une partie intégrante de la réalité; elle y tient* ESSENTIELLEMENT *comme l'effet tient à la cause.* (J. Joubert.) *L'admiration est un sentiment* ESSENTIELLEMENT *désintéressé.* (V. Cousin.) *Le bien, si* ESSENTIELLEMENT *uni au vrai, s'en distingue en tant qu'il est la vérité pratique.* (V. Cousin.) *La force de vivre fait* ESSENTIELLEMENT *partie du génie.* (St-Marc Girard.) *Le 10 août a été la journée* ESSENTIELLEMENT *nécessaire de la Révolution.* (Peyrat.) *Le christianisme a été une révolution* ESSENTIELLEMENT *pratique.* (Guizot.) *Toute loi qui veut spécifier est* ESSENTIELLEMENT *mauvaise.* (Ferrand.) *Les dépenses de l'Etat, n'étant que les frais généraux de la société, sont d'ordre* ESSENTIELLEMENT *secondaire.* (Proudh.) *Chez tous les peuples, les femmes sont* ESSENTIELLEMENT *destinées à devenir épouses et mères.* (Math. de Dombasle.) *Le christianisme a été intolérant; mais l'intolérance n'est pas un fait* ESSENTIELLEMENT *chrétien.* (Renan.) *L'homme est* ESSENTIELLEMENT *un animal servile.* (J. Simon.)

ESSEQUEBO ou **ESSEQUIBO**, fleuve de l'Amérique du Sud, dans la Guyane anglaise, descend du versant septentrional du mont Acaraï, dans la Guyane brésilienne; coule d'abord au N.-E., entre dans la Guyane anglaise, puis prend la direction N.-O., et se jette dans l'Atlantique par 7° de lat. N. et 60° 50′ de long. O., après un cours de 700 à 800 kilom. Ses principaux affluents sont, sur la rive gauche, le Rupunumi et le Maceraüy; sur la rive droite, le Macusis et l'Amu. Son embouchure a 30 kilom. de largeur; cependant il est difficilement navigable, à cause des bancs de sable et des îles qui obstruent son lit. Sa marée remonte à 160 kilom.

Les Hollandais avaient jadis établi sur les rives de l'Essequibo des plantations d'indigotiers, de cacaoyers et de cotonniers; mais toutes ces traces de culture ont actuellement disparu sous la luxuriante végétation des forêts tropicales. On a trouvé de l'or le long du cours supérieur du fleuve.

ESSEQUIBO, le plus septentrional en même temps que le plus occidental des trois comtés de la Guyane anglaise dans l'Amérique du Sud. C'est une région riche et fertile, qui s'étend entre les embouchures de l'Essequibo et de l'Orinoco. Sans les Indiens sauvages, il compte une population de 24,925 hab., qui se décompose ainsi : 1,758 blancs, 1,845 sangs-mêlés, 18.548 nègres, 2,332 coolies ou Indous, et 442 Indiens sédentaires.

ESSER v. a. ou tr. (è-sé — rad. *esse*). Techn. Mesurer le calibre d'un fil de fer au moyen des espaces circulaires de l'instrument appelé esse : ESSER *des fils de fer.*

ESSERBER v. a. ou tr. (è-sèr-bé). Agric. Forme ancienne du mot ESHERBER.

ESSÈRE s. f. (è-sè-re). Pathol. Exanthème qui paraît être une variété d'urticaire. ‖ On l'appelle aussi PORCELAINE.

ESSERENT (SAINT-LEU D'), bourg et prieuré de France. V. LEU-D'ESSERENT (SAINT-).

ESSERET s. m. (è-se-rè). Techn. Espèce de tarière très-longue.

ESSERNÉ, ÉE adj. (è-sèr-né). Techn. Se dit de la feuille de papier qui, faute de matière, n'a pas la dimension de la forme : *Feuille* ESSERNÉE.

ESSERTÉ, ÉE (è-sèr-té) part. passé du v. Esserter : *Arbre* ESSERTÉ.

ESSERTER v. a. ou tr. (è-sèr-té). Agric. Emonder, tailler : ESSERTER *des arbres. Les conservateurs des eaux et forêts* ESSERTENT, *émondent, coupent, comme gens qui sont chez eux.* (Toussenel.)

ESSETTE s. f. (è-sè-te). Techn. Marteau à tête ronde d'un côté, et à large tranchant de l'autre.

ESSEULÉ, ÉE (è-seu-lé) part. passé du v. Esseuler. Laissé seul, solitaire, privé de société, abandonné : *Eh! mon Dieu! c'est vous! Comme vous êtes* ESSEULÉ! *Fuyez-vous déjà le monde?* (E. Sue.)

> Par-ci, par-là, quelques anciens sages
> Tout *esseulés* errent au bord des eaux.
> LA MOTTE.

ESSEULEMENT s. m. (è-seu-le-man — rad. *esseuler*). Solitude, état d'une personne vivant dans l'isolement : *La comtesse, dont l'*ESSEULEMENT *était égayé par ces oiseaux, les laissait faire.* (X. Marmier.)

ESSEULER v. a. ou tr. (è-seu-lé — du préf. *es*, et de *seul*). Mettre dans l'isolement; laisser seul. ‖ Peu usité.

S'esseuler v. pr. S'isoler, se tenir à l'écart. ‖ Peu usité.

ESSEX (royaume d'), ancien royaume de la Grande-Bretagne, fondé en 526 par Erkenwin, qui le détacha du royaume de Kent; capitale, Londres. Il comprenait les comtés actuels d'Essex, de Middlesex et le sud de celui d'Hertford, et faisait partie de l'heptarchie anglo-saxonne.

ESSEX, comté de la région S.-E. de l'Angleterre, entre la mer du Nord à l'E., la Tamise au S., les comtés de Middlesex et d'Hertford à l'O., ceux de Suffolk et de Cambridge au N. Plus grande longueur, du S.-O. au N.-E., 96 kilom.; plus grande largeur, 72 kilom.; superficie, 4,300 kilom. carrés; pop. 369,318 hab. La surface du comté est généralement plate, excepté au N.-O., où elle est entrecoupée de collines et de vallées. Au S. et à l'E., elle est en partie occupée par des marais. Les cours d'eau les plus importants sont le Roding, la Colne, le Blackwater, la Tamise, la Lea et le Stour. Les fermes du comté sont rangées parmi les plus riches du royaume. Le sol, presque partout fertile, produit une quantité considérable de céréales, surtout du froment qui est d'une qualité excellente. L'une des branches les plus importantes de l'industrie agricole, celle qui rend le comté d'Essex si célèbre, est la production de la viande de veau. La pêche est une source de richesse pour les habitants de la côte, qui recueillent par saison environ 540,000 hectolitres d'huîtres. On fabrique dans le comté des étoffes de soie et des tresses de paille pour la consommation de Londres. Les voies de communication sont : le chemin de fer des comtés de l'Est et la Tamise, la Lea, le Stort, le Chelmer, le Stour, la Colne. Capitale Chelmsford; villes principales : Colchester, Harwich et Maldon. Le comté envoie quatre membres au Parlement.

L'Amérique, qui a emprunté à l'Europe la plupart de ses noms propres de villes et de districts, compte plusieurs subdivisions territoriales du nom d'Essex. Ainsi, dans l'Union américaine, les Etats de Vermont, de Massachusetts, de New-York et de New-Jersey, ont chacun un comté qui porte ce nom. Cette dénomination désigne encore un district du haut Canada, situé entre les lacs Erié et Saint-Clair.

ESSEX (comte D'). Le titre de comte d'Essex, institué à la fin du XIe siècle, a successivement été porté par les familles anglo-normandes de Mandeville, de Fitzpiers et de Bourchier. Au commencement du XVIe siècle, le roi Henri VIII en gratifia son favori Thomas Cromwell. Après la mort ignominieuse de celui-ci, en 1540, il devint le lot de William Parr, frère de la sixième et dernière femme de Henri VIII, et quand William Parr mourut sans postérité, en 1569, la reine Elisabeth le donna à Gautier Devereux, d'une maison normande passée en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, et qui, par les femmes, descendait de la maison des Bourchier, qui avait autrefois porté ce titre. Ce Gautier Devereux fut le père de Robert Devereux, comte d'Essex, l'idole de la reine Elisabeth et dont le fils Robert fut réintégré dans les titres de son père sous le règne de Jacques Ier; mais, comme il mourut sans postérité en 1646, le titre de comte d'Essex s'éteignit avec lui. Quelques années plus tard, en 1661, on fit revivre ce titre en faveur d'Arthur Capel, lord-lieutenant d'Irlande et premier lord de la Trésorerie, issu, à la sixième génération, de William Capel, qui était lord-maire de Londres en 1503. Le titre est resté dans cette famille jusqu'à ce jour.

ESSEX (Gautier DEVEREUX, comte D'), homme de guerre anglais, né vers 1540, mort à Dublin en 1576. Il succéda de bonne heure à son grand-père dans le titre de vicomte d'Hereford, et se recommanda à la reine Elisabeth par son courage; la vigueur avec laquelle il étouffa, en 1569, la rébellion des comtés de Northumberland et de Westmoreland, lui valut la Jarretière et le comté d'Essex. Plus tard (1573), il résolut de tenter une expédition contre l'Irlande, en compagnie de divers autres nobles et gentilshommes. Comme il s'engageait à fournir la moitié des frais de l'expédition, il fut convenu qu'il aurait pour sa part la moitié des conquêtes effectuées. L'entreprise fut dirigée contre la province irlandaise d'Ulster; mais Essex éprouva tant de tribulations et de désappointements, en raison surtout de la désertion de ses amis, qu'il ne put mettre ses projets à exécution. Il se vit obligé de conclure la paix, et retourna en Angleterre, mais pour revenir bientôt après avec le titre de comte maréchal d'Irlande et la promesse formelle d'aide et d'assistance. Ces promesses furent si mal tenues qu'Essex vit, encore une fois, toutes ses espérances détruites; le chagrin le saisit et il mourut presque subitement. Sa mort fut attribuée à une dyssenterie, mais on parla aussi d'empoisonnement, et le mariage presque immédiat de sa femme avec le comte de Leicester contribua à fortifier cette dernière hypothèse.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte D'), homme de guerre anglais, favori de la reine Elisabeth et fils du précédent, né à Netherwood (Hereford), en 1567, exécuté dans la cour de la Tour de Londres le 25 février 1601. Il n'avait que neuf ans quand il succéda à son père comme comte d'Essex. Lorsqu'il eut achevé ses études à Cambridge, il fit, à dix-sept ans, sa première apparition à la cour, où sa jeunesse, sa beauté, son esprit et ses talents captivèrent tout aussitôt la reine Elisabeth. En 1585, il accompagna le comte de Leicester en Hollande, et combattit vaillamment à la bataille de Zutphen (1586), dans laquelle sir Philip Sydney fut mortellement blessé. De retour en Angleterre, le comte d'Essex fut nommé grand écuyer, chevalier de la Jarretière, général de cavalerie, et devint enfin favori en titre après la mort de son beau-père Leicester (1588), bien qu'ils n'eût que vingt-et-un ans et que la reine comptât cinquante-cinq printemps. Ce fut malgré elle, et peut-être plus encore pour échapper à ses créanciers que par ambition militaire, qu'il prit part à l'expédition de Drake et Norris, laquelle avait pour but de replacer don Antonio sur le trône de Portugal (1589). Essex partit sans rien dire, suivit la flotte, rejoignit les troupes sur la côte et emporta le château de Peniche. Cette escapade mécontenta gravement la reine, qui tenait à avoir sans cesse son favori auprès d'elle; mais Essex l'apaisa sans peine, et bientôt son crédit contre-balança celui de sir Walter Raleigh et de sir Charles Blount. En 1590, il épousa secrètement la fille de sir Francis Walshingham, veuve de sir Philip Sydney. En 1596, il partagea avec l'amiral Howard le commandement de l'expédition dirigée contre Cadix, et occupa la ville peu après l'engagement naval dans lequel treize navires espagnols furent pris ou coulés. Il fut moins heureux dans deux autres combats contre les flottes espagnoles, dans lesquels il eut pour lieutenants lord Howard et Walter Raleigh. A son retour, la reine, excitée par les Cecils, le reçut assez mal. Essex courut aussitôt s'enfermer dans ses domaines, et il ne céda aux sollicitations de la reine pour reparaître à la cour que lorsqu'on lui eut octroyé la charge de comte maréchal héréditaire. Cette faiblesse de la reine poussa au paroxysme la fatuité audacieuse d'Essex; dès lors, il se crut tout permis. Sa faveur avait déjà baissé, cependant. Son caractère hautain, ses fréquentes infidélités, son mariage avec la veuve de Philippe Sidney, ses velléités d'indépendance, avaient plus d'une fois irrité la reine contre lui. Un jour, en plein conseil des ministres, outré du refus d'une faveur qu'il sollicitait, il tourna grossièrement le dos à sa royale maîtresse. Elisabeth, qui ne comptait pas la patience parmi ses rares vertus, se leva furieuse et, lui appliquant sur le visage un coup de poing tout viril, lui dit d'aller se faire pendre ailleurs (*go and be hanged*). Elle lui pardonna toutefois encore, et, en 1599, la province d'Ulster s'étant révoltée, Essex, muni de pleins pouvoirs, partit pour l'Irlande avec le titre de lord-lieutenant. Cette campagne, qui n'eut pour résultat qu'un armistice temporaire, consomma sa ruine. Accueilli à son retour avec une froideur significative, confiné dans sa demeure, où il était surveillé presque comme un prisonnier, et attribuant, non sans apparence de raison, sa disgrâce aux Cecils, il résolut de purger la cour de tous ses ennemis. A la tête de 80 chevaliers et gentilshommes et de 200 autres personnes attachées à sa fortune, il s'élança dans la ville, espérant susciter en sa faveur un soulèvement populaire. Mais le peuple resta calme, l'entreprise échoua, et Essex, qui s'était réfugié dans son hôtel, se vit forcé de se constituer prisonnier après une courte résistance. Enfermé à la Tour de Londres, il fut condamné à mort comme coupable de haute trahison. Quand il lui fallut contre-signer la sentence, Elisabeth sentit se réveiller sa tendresse mal éteinte. Elle hésita longtemps, attendant une prière que l'orgueil d'Essex ne lui permit pas de formuler; et, Cecil aidant, la tête du comte roula sur l'échafaud.

Avec de nombreux défauts, Essex peut être considéré comme l'homme politique le plus ardent et le plus franc de son époque. Amateur passionné des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès, il érigea une statue à Spenser, fit une pension à Bacon, et vécut dans l'intimité de tous les savants ses contemporains. Le comte d'Essex, dit Eyriès, était généreux, sincère, bon ami, brave, éloquent, spirituel; mais la tendresse de la reine, en l'élevant avant le temps au faîte des honneurs, semble avoir été la cause première de sa fin malheureuse. Connaissant, dit Hume, et son affection pour lui et son propre mérite, il la traitait avec une hauteur que ni son amour ni sa dignité ne pouvaient lui faire supporter; le caractère amoureux de cette princesse devant, à un âge aussi avancé, la lui faire trouver ridicule et même odieuse, une franchise mal entendue le porta à lui manifester trop ouvertement ce qu'il pensait à cet égard. Il la poussa hors des bornes de la patience, et il oublia que, si elle se montrait femme dans toute la force du terme, elle finissait toujours par agir en souveraine. L'attachement d'Elisabeth pour Essex a donné lieu à plusieurs écrivains de faire des recherches pour découvrir de quelle nature il était. Tout porte à croire que c'était de l'amour. Lord Oxford, notamment, a démontré que cette reine avait pour le comte d'Essex un attachement plus qu'ordinaire, bien que, en plusieurs circonstances qu'il cite, ce sentiment tînt plus de l'affection d'une mère capricieuse que de celle d'une maîtresse.

— Bibliogr. *Histoire de la mort du comte d'Essex* (s. l., 1617, in-12); *Inquisitio et detectio horribilis homicidii comitis de Essex* (s. l. et s. d.), en anglais et en hollandais; *Secret history of the most renowned queen Elizabeth and R. Devereux, earl of Essex* (Cologne, 1689, in-12; 1695, in-8°); Braddon (Lawrence), *Essex's innocency and honour vindicated* (London, 1690, in-4°); Clarendon (Edward Hyde of); *The characters of R. earl of Essex and George, duke of Buckingham* (London, 1700, in-8°); *Memoirs of the life of R. Devereux, earl of Essex* (London, 1753, in-8°); Lescène-Desmaisons, *Histoire secrète des amours d'Elisabeth, reine d'Angleterre, et du comte d'Essex* (Londres et Paris, 1787, in-8°; trad. en allem., par B... Oexlin, Schaffhausen, 1787, in-8°); Devereux (Walter Bourchier), *Lives and letters of the Devereux, earls of Essex, in the reigns of Elizabeth, James I and Charles I*, 1540-1646 (London, 1853, 2 vol. in-8°).

Essex (LE COMTE D'), tragédies de La Calprenède et de Th. Corneille. V. COMTE D'ESSEX (le).

ESSEX (Robert DEVEREUX, duc D'), né à Essex-House en 1592, mort en 1646. Après la fin tragique de son père, il fut recueilli par sa grand-mère, qui soigna son éducation. A l'âge de quatorze ans, il épousa Frances Howard, qui avait alors treize ans, et vécut séparé d'elle à cause de leur jeune âge. Trois ans plus tard, Frances s'éprit de Rochester et demanda le divorce en alléguant l'impuissance de son époux; le divorce fut prononcé et la jeune femme épousa son amant. En 1620, le comte d'Essex alla faire la guerre en Hollande, s'y distingua, et revint en Angleterre où Charles Ier le nomma vice-amiral. En 1625, il se remaria, et l'inconduite de sa seconde femme le contraignit à recourir au divorce au bout de deux ans. Il avait eu cependant un fils de cette femme, du moins il l'avait reconnu légalement, tout en soupçonnant qu'il n'était pas de lui. Eloigné du mariage par ces deux essais malheureux, d'Essex ne s'occupa plus que de sa fortune politique. Charles Ier, qui ne l'aimait pas, lui donna, bien qu'à contre-cœur, de hautes fonctions publiques, et le créa chambellan; mais il profita de la première occasion pour le destituer, et d'Essex devint dès lors le chef avoué du parti presbytérien. Déclaré traître par le gouvernement, il prit les armes, combattit Charles Ier en personne, le battit à Edgehill (1642), le chassa de Glocester; mais, abandonné des siens dans les Cornouailles, il s'embarqua précipitamment, et, après avoir refusé de traiter avec les royalistes, il éprouva une série de défaites à la suite desquelles son armée capitula; lui-même put à grand'peine s'échapper dans un bateau et gagner Plymouth. Il se rendit ensuite à Londres, où une députation du Parlement vint le remercier, au nom du pays, de sa fidélité et de ses services. Il leva un nouveau corps d'armée; mais sa mauvaise santé le força bientôt d'abandonner le service actif. Dès 1644, il soupçonna le dessein que nourrissait Cromwell de s'emparer du commandement suprême de l'armée, d'abolir la Chambre des lords et de fonder un nouveau gouvernement marchant d'après ses propres principes. Pour empêcher ce coup d'Etat, il proposa à la Chambre des lords la mise en accusation de Cromwell. Cette proposition ne fut pas accueillie, et Cromwell se vengea de son trop clairvoyant adversaire en proposant la loi d'abnégation (*self-denying ordinance*), par laquelle les membres des deux Chambres se trouvaient exclus de tous les emplois, soit civils, soit militaires. Cette loi ayant été votée, Essex cessa d'être général; mais le Parlement, qui l'estimait, lui accorda, en rémunération de ses services, le titre de duc et une pension annuelle de 10,000 livres sterling (250,000 francs) à prendre sur les biens des royalistes mis sous le séquestre (1645). Essex mourut l'année suivante; il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, et les deux Chambres du Parlement témoignèrent du respect qu'elles professaient pour sa mémoire en assistant à ses funérailles.

Il n'a peut-être manqué à d'Essex, pour être un grand homme, qu'un rôle moins équivoque que celui que les événements l'appelèrent à jouer. Réduit par son souverain à se battre contre lui, empêché par ses opinions de servir les ennemis du roi, il s'est trouvé jeté dans le parti du Parlement, parti alors trop peu puissant pour donner un appui suffisant à l'ambition de d'Essex, si tant est qu'Essex fût un véritable ambitieux.

ESSEX (Jacques), architecte anglais, né à Cambridge en 1723, mort dans la même ville en 1784. Il fit une étude approfondie de l'architecture gothique, et restaura avec intelligence un grand nombre d'édifices de ce style. Il a de plus laissé quelques écrits : *Remarques sur l'antiquité des différentes méthodes de bâtir; Sur l'origine et l'antiquité des églises circulaires*, etc. Il possédait aussi des connaissances étendues en archéologie et était lié avec les antiquaires les plus renommés de son époque, ainsi qu'avec les savants et les poëtes, Gray, Walpole, Gough, Cole de Melton, etc.

ESSEX (Arthur CAPEL, comte D'), homme d'Etat anglais. V. CAPEL.

ESSEX (Thomas CROMWELL, comte D') homme d'Etat anglais. V. CROMWELL.

ESSIEU s. m. (è-sieu — La dérivation immédiate de ce mot français n'est pas difficile à trouver : tout le monde songe aussitôt au mot latin *axis*, d'où nous avons formé parallèlement notre autre mot *axe*. Il ne faudrait pas croire cependant qu'*essieu* provienne en droite ligne d'*axis;* il dérive en réalité d'une forme intermédiaire, qui devait être forcément *axiculus;* l'analogie est là pour nous le prouver : la terminaison *ieu* correspond aux désinences latines en *ulus* ou *ulum;* c'est ainsi que de *spiculum* on a fait *épieu*. La substitution du double *ss* à *x* suffirait à elle seule pour prouver l'origine populaire du mot *essieu*. Remarquons encore que, primitivement, on écrivait *aissieu* et non pas *essieu;* cette orthographe était bien plus voisine de la forme latine. La forme diminutive *axiculus*, que nous avons imaginée tout à l'heure pour expliquer la formation d'*essieu*, n'est pas entièrement hypothétique, puisque l'italien, qui s'en est également servi, nous l'a conservée sous la forme bien plus pure et bien plus facilement reconnaissable de *assiculo*. Maintenant que nous avons exposé l'étymologie du mot *essieu*, examinons celle du mot *axis*. Il n'y a peut-être pas d'objet dont les noms présentent un tel accord dans les principales langues de notre famille indo-européenne. En effet, à côté du latin *axis*, nous trouvons le grec *axon*, et le mot composé *amaxa*, char, littéralement, qui a un *essieu;* le sanscrit *akscha*, essieu, roue, char; l'islandais *aisil*, essieu; le cymrique *echel;* l'anglo-saxon *aex*, *eax;* le scandinave *ås;* l'ancien allemand *ahsa;* l'allemand moderne *achse;* le lithuanien *aszis;* l'ancien slave et le russe *osi;* le polonais *os*, etc. M. Pictet pense que la racine commune de tous ces mots est peut-être *aksh* ou *aç*, pénétrer, parce que l'*essieu* traverse le moyeu de la roue). Pièce placée transversalement au-dessous d'un véhicule et passant dans le moyeu des roues, sur lesquelles elle s'appuie : ESSIEU *fixe.* ESSIEU *mobile. L'*ESSIEU *d'un chariot, d'une brouette, d'un affût, d'une charrue. Les* ESSIEUX *d'un carrosse, d'un wagon, d'une locomotive. Le soir vient, le brouillard développe ses ouates, et l'on entend sur l'âpre chemin de la colline grincer l'*ESSIEU *du chariot estompé par la brume.* (Th. Gaut.)

> Ote d'autour de chaque roue
> Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
> Qui jusqu'à l'*essieu* les enduit.
> LA FONTAINE.

— Poétiq. Axe du monde, de la terre ou d'un corps céleste :

> Tu fis tourner le ciel sur l'immortel *essieu.*
> LAMARTINE.

— Techn. Cheville en bois ou en métal, autour de laquelle tourne le réa dans une poulie.

— Agric. *Essieu-Brabant*, Essieu spécial de la charrue-Brabant.

— Anat. Deuxième vertèbre cervicale, plus souvent appelée AXIS.

— **Encycl. Un** *essieu* est une pièce de bois, de fer ou d'acier, qui porte la charge ou une partie de la charge d'une voiture, d'un affût, d'une locomotive, en s'appuyant, à ses extrémités, sur les roues, dont il traverse le moyeu. Dans les voitures ordinaires, cette pièce est généralement droite, fixe, carrée dans le milieu, et terminée par deux parties tournées en cône tronqué, que l'on nomme *fusées*.

Les *essieux* se font aujourd'hui presque tous en fer; cependant, dans les voitures grossières, on en rencontre encore quelques-uns en bois, que l'on garnit en fer aux endroits où s'opère le frottement. Dans les forts *essieux*, on retient la roue sur la fusée, pour l'empêcher de se décaler, au moyen d'une clavette en S, munie d'une contre-clavette; dans les petits *essieux*, on remplace ce système par un écrou, qui vient se visser sur l'extrémité de la fusée, et dont le filet est incliné de façon que le frottement du moyeu, dans le mouvement progressif, ne puisse desserrer l'écrou, mais tende au contraire à le serrer davantage. Pour éviter le desserrage lorsque la voiture recule, on a recours à un boulon ou à une boîte fermant sur l'écrou et se vissant en sens contraire de celui-ci. Ce dernier mode, qui est celui que l'on a employé pendant longtemps pour les cabriolets, les carrosses et les autres voitures de ce genre, ne met pas cependant les véhicules à l'abri des accidents qui peuvent résulter de la perte d'un écrou. Pour parer à ces inconvénients graves, et pour conserver la graisse autour de l'*essieu*, on fait généralement usage aujourd'hui des boîtes anglaises, qui enveloppent complétement la fusée, pénètrent dans le moyeu et se trouvent reliées à celui-ci au dedans et au dehors du véhicule par quatre boulons, qu'aucune cause ne peut faire tomber.

Pour conserver aux rais des roues une position perpendiculaire au bombement des coutas, on a été contraint d'incliner les roues et, par suite, de donner une certaine inclinaison aux fusées. Dans les voitures légères, on a coudé l'*essieu* pour pouvoir abaisser les caisses au-dessous de l'axe de rotation.

Les *essieux* sont composés de trois ou quatre mises, au moins, de fer de très-bonne qualité, soudées ensemble au marteau ou mieux au laminoir; les fusées sont étirées au martinet sur des étampes et tournées.

Dans les machines locomotives, on distingue l'*essieu* moteur et les *essieux* de charge. Le premier reçoit le mouvement de la bielle motrice; il est droit ou coudé selon que les cylindres sont placés extérieurement ou intérieurement: dans le premier cas, l'*essieu* est calé à ses deux extrémités sur les moyeux ou fonte ou en fer forgé des roues motrices, qui présentent un renflement en forme de manivelle; dans le second cas, l'*essieu* porte, entre les roues et à l'aplomb de l'axe des cylindres, deux bras de manivelle joints à leur extrémité inférieure par un tourillon commun; ces appendices sont venus de forge avec le corps de l'*essieu*, d'abord dans le même plan, puis ils sont amenés à faire entre eux un angle de 90° au moyen d'une torsion.

Le diamètre des *essieux* moteurs varie de 0m,14 à 0m,18, suivant la puissance de la machine; quand ils sont coudés, les deux bras et le tourillon présentent une section au moins égale à celle du corps des *essieux*, pour que ces parties puissent être en état de résister convenablement à la fatigue que leur occasionne l'action alternative de la bielle motrice, ainsi que les flexions résultant de l'instabilité de la machine.

Les *essieux* de charge, ainsi que ceux des tenders et des wagons, portent les roues, avec lesquelles ils sont complétement solidaires. Chaque *essieu* porte intérieurement ou extérieurement, suivant le cas, des fusées parfaitement tournées et cintrées, sur lesquelles reposent des coussinets en bronze, enfermés dans une boîte à graisse ou à huile. Celle-ci, encastrée dans les plaques de garde des longerons, supporte le poids de la partie correspondante de la machine ou du véhicule, par l'intermédiaire d'un ressort placé tantôt en dessus, tantôt en dessous d'elle.

La portée de calage est la partie des *essieux* sur laquelle les roues sont entrées à frottement dur, au moyen d'une presse hydraulique. Cet assemblage est consolidé par une ou plusieurs clavettes d'acier, chassées avec force dans des rainures pratiquées dans l'*essieu* et dans le moyeu de la roue. Sur quelques *essieux*, on a ménagé un épaulement à l'intérieur de la voie, pour empêcher la roue de se déplacer intérieurement, si elle vient à se décaler.

Le diamètre et la longueur des fusées sont proportionnés à la charge que supporte la roue, afin d'éviter l'échauffement et le grippement. Les *essieux* des machines à grande vitesse sont calculés pour résister à une charge de 17 à 20 kilogrammes par centimètre carré, tandis que ceux des machines à petite vitesse supportent de 19 à 28 kilogrammes par centimètre, en ne comptant comme contact que le tiers de la surface du coussinet.

Dans un wagon qui roule sur un chemin de fer, la principale résistance ne s'exerce pas au pourtour de la roue, comme dans les voitures ordinaires, mais bien tangentiellement à la fusée. L'intensité de ce frottement ne dépend que de la pression supportée par la fusée ou, autrement dit, du poids du wagon et de sa charge, moins celui des roues et des *essieux*.

Le fer employé à la fabrication des *essieux* pour locomotives et wagons doit avoir été préparé au charbon de bois et forgé au marteau. En Angleterre, on fabrique d'excellents *essieux* au moyen de trousses composées d'une barre de fer rond, autour de laquelle viennent s'en ranger d'autres ayant la forme de voussoirs et maintenues aux deux extrémités par deux cercles. La trousse ainsi composée est chauffée à blanc dans un four à réverbère, puis passée au laminoir et ensuite martelée à l'aide d'un marteau qui pèse de 4 à 5 tonnes; le fer qui compose les *essieux* formés de cette manière est extrêmement nerveux. Depuis quelques années, on emploie en Allemagne des *essieux* en acier fondu qui paraissent donner de bons résultats.

Dans les chemins de fer, on essaye les *essieux* pour constater la nature du métal employé à leur fabrication, ainsi que pour mesurer leur résistance transversale. 1° Pour déterminer la qualité du fer et la nature du grain, on casse l'*essieu* à froid à coup de masse; le plus souvent c'est sur la fusée que se fait cet essai; le nombre de coups de marteau et les efforts nécessaires font déjà connaître le plus ou moins de résistance; la manière dont la fusée s'abat indique ensuite si le fer s'arrache ou ploie, ou s'il se casse sec; enfin l'inspection de la cassure elle-même fait connaître la qualité du grain. 2° Pour mesurer la résistance transversale, on place l'*essieu* sur deux tas en fer ou en fonte distants de 1m,50, de façon qu'il porte par le milieu des portées de calage; puis on fait tomber au milieu un mouton libre, dont le poids, multiplié par la hauteur de chute, donne le produit PH en kilogrammètres. Les *essieux* de 0m,12 de diamètre au milieu et de 0m,12 au calage, on admet un produit de 1,800 kilogrammètres, qui ne doit pas, après trois chutes, faire naître une flexion de plus de 0m,06 de flèche.

Dans l'artillerie, on emploie pour vérifier les *essieux* : les calibres pour les différentes parties du corps; les lunettes pour le gros bout et le petit bout de celui de Gribeauval; le calibre de l'*essieu;* une esse de calibre; une grande règle en fer, ayant à chacune de ses extrémités un talon, qui doit entrer dans le trou d'esse de chaque fusée, et, dans sa longueur, des crans qui marquent les dimensions des fusées et du corps. On essaye les *essieux* au mouton ou à l'escarpolette : l'épreuve du mouton consiste à faire tomber sur le milieu de l'*essieu*, supporté à ses extrémités par deux couteaux en fer ou en fonte, un mouton de 300 kilogrammes, d'une hauteur de 1m,60 pour les *essieux* d'affûts de siége, de campagne, de place et de côte, et de 1 mètre seulement pour ceux de caisson.

L'épreuve de l'escarpolette consiste à élever horizontalement l'*essieu* à une hauteur de 2m,11, et à le laisser retomber de manière que les fusées portent en même temps sur deux demi-cylindres de fonte, disposés pour les recevoir.

Pour la moindre ouverture en travers, on rebute l'*essieu;* on ne tolère que les ouvertures en long, qui n'indiquent qu'une imperfection de soudure, excepté aux fusées et aux trous d'esse. Lorsqu'une fente ou une criqne en travers ne laisse pas voir la couleur du fer nouvellement entamé, on met l'*essieu* au feu, et, après l'avoir chauffé au rouge brun, on le bat de manière à faire ouvrir la fente; si celle-ci s'élargit, on rebute l'*essieu*.

— **Allus. litt. L'essieu crie et se rompt,** Hémistiche de Racine dans le fameux récit où Théramène raconte à Thésée la mort de son fils Hippolyte, emporté par ses chevaux (*Phèdre*, acte V, scène VI) :

A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Les applications ne peuvent guère se faire que dans un sens qui offre de l'analogie avec le texte. En voici un exemple :

« La méchante voiture de louage qui nous portait, un de mes amis et moi, eut le sort du char classique d'Hippolyte. *L'essieu crie et se rompt.* On n'était peut-être pas au juste l'essieu, mais quelque chose d'approchant. »

CLÉMENT CARAGUEL.

ESSIEU-BRABANT s. m. Agric. V. ESSIEU.

ESSIMER v. a. ou tr. (è-si-mé — ital. *scemare*, affaiblir). Fauconn. Faire maigrir l'oiseau, pour le rendre plus léger, plus apte au vol. ♦ On a dit aussi ESSEMIMER.

ESSINGTON (PORT-) baie de la côte septentrionale de l'Australie, terre d'Arnhem, sur le côté N. de la presqu'île de Cobourg, qui se projette en avant, au N.-N.-O. du continent australien, par 11° 6′ de lat. S. et 134° 32′ de long E. Elle forme trois ports commodes, abrités contre tous les vents et offrant des ancrages excellents et sûrs. La côte présente une alternative pittoresque de petites baies, de berges sablonneuses, de rochers escarpés et de bancs d'argile, tandis qu'à l'intérieur d'immenses forêts, d'un vert foncé et monotone, couvrent la plus grande partie de la contrée. Le climat est excessivement chaud et varie d'ordinaire entre 36 et 39 degrés centigrades; de longues sécheresses, qui reviennent périodiquement, détruisent, pendant qu'elles durent, toute espèce de végétation; dans la saison des pluies, l'eau du ciel tombe par torrents, mais seulement pendant deux ou trois heures de suite. Le sol est peu fertile dans les environs; près de la côte seulement on trouve quelques palmiers. Les animaux que l'on y rencontre surtout sont le kanguroo, l'iguane, le pigeon, la caille, le courlieu, l'oie sauvage, le canard, le faisan de marais, ainsi que plusieurs variétés de perroquets, de faucons, de hérons, de grues et de mouettes. Le gouvernement anglais avait fondé, en 1838, un établissement appelé Victoria sur la cote occidentale de Port-Essington; mais la chaleur et l'insalubrité du climat, la stérilité du sol et le manque de débouchés pour les produits peu variés que l'on pouvait en retirer amenèrent rapidement la ruine de la colonie, qui fut complétement abandonnée en 1849.

ESSLAIR (Ferdinand), acteur allemand, né à Essek en 1772, mort à Munich en 1840. Il débuta à Inspruck à l'âge de vingt-trois ans, et se fit applaudir successivement sur les principales scènes d'Allemagne. En 1814, le roi de Wurtemberg, Frédéric Ier, le nomma directeur du théâtre de Stuttgard; mais l'ordre et la tranquillité n'étant pas de son goût, il reprit bientôt sa vie errante, toujours voisin de la misère, malgré la grosse part qu'on lui accordait sur de magnifiques recettes. Esslair jouait avec un grand talent les rôles tragiques; il interprétait admirablement les œuvres de Racine et de Voltaire; il abordait même Shakspeare avec succès; mais où il excellait surtout, c'était dans les rôles nobles du drame bourgeois, dont souvent même il prêtait le ton aux personnages tragiques. Les pièces d'Iffland étaient son répertoire favori. Esslair a été surnommé le *Talma allemand*. Sa taille noble et élevée, son organe sonore et souple, qui se prêtait à toutes les nuances du sentiment, son œil vif, sa mimique expressive, son intelligence, sa vive sensibilité, sa déclamation parfaite, la manière tout à fait originale, tenant bien moins de l'étude que de l'instinct, dont il créait ses rôles, le rendaient éminemment propre aux grands emplois de la tragédie.

ESSLER (Jane Faessler, dite Jane), actrice française, née à Paris le 21 mars 1836. Elle prit des l'âge de treize ans des leçons de l'acteur Samson et se fit ensuite inscrire aux cours d'art théâtral dirigés par Mlle Georges. Elle n'avait que quinze ans lorsque M. Alexandre Dumas l'engagea dans la troupe du Théâtre-Historique. En 1853, elle passa à l'Ambigu-Comique, et parut, l'année suivante, avec beaucoup de succès, dans une reprise ayant pour titre *Voilà ce qui vient de paraître*, sur la scène des Délassements-Comiques. On crut un instant qu'il pourrait y avoir en elle l'étoffe d'une Rachel et on l'admit à débuter à l'Odéon dans la tragédie. Elle fut peu remarquée. Engagée à la Porte-Saint-Martin, elle joua la *Moresque* (1858). De retour à l'Ambigu, elle y créa, en 1862, la jeune roi Louis XIII dans la *Bouquetière des Innocents*, et, d'une façon hors ligne, le personnage de Maria dans les *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Portant admirablement le costume d'homme sans se dépouiller pour cela de la grâce féminine, elle se fit surtout applaudir par le charme qu'elle donnait à ce portrait masculin. Elle eut moins de bonheur dans le rôle de femme, qu'elle créa, l'année suivante, au même théâtre, dans *François les bas bleus*. Cette actrice n'est pas faite pour jouer les princesses, mais, à défaut de la distinction, elle a l'émotion; ses défauts plaisent autant que ses qualités. Après avoir créé le rôle de Marthe dans la *Famille Benoîton*, au Vaudeville, en 1865, elle est revenue à l'Odéon, au mois d'avril 1867, pour y interpréter la Pasqua-Maria de la *Vie nouvelle*, comédie qui eut peu de succès; en septembre de la même année, elle a repris, au même théâtre, le rôle de *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Elle y a paru ensuite dans le rôle principal de *Jeanne de Ligneris*. Depuis, elle a contracté un engagement avec la Gaîté. Comme on le voit, Mlle Jane Essler n'appartenu à des théâtres de genres très-différents. Les grands rôles dramatiques ne sont pas son affaire. Pour résumer d'un mot notre appréciation, elle a le charme, c'est tout dire.

ESSLER (Fanny et Thérèse), célèbres danseuses allemandes. V. ELSSLER.

ESSLING, village de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, à 11 kilom. E. de de l'île Lobau. Ce village est célèbre par la victoire des Français sur les Autrichiens, les 21 et 22 mai 1809.

Essling (bataille d'), une des plus terribles de ce siècle, qui en a vu de si acharnées et de si sanglantes. En 1809, l'Autriche, excitée par l'Angleterre, crut mettre habilement à profit l'éloignement de Napoléon, alors en Espagne. A la première nouvelle de ses armements, Napoléon revint à Paris, dressa son plan de campagne avec sa rapidité accoutumée, puis se rendit sur le théâtre des opérations. Après avoir battu l'archiduc Charles en différentes rencontres et s'être emparé de Ratisbonne, il marcha sur Vienne, où les Français entrèrent pour la seconde fois (13 mai). Mais, quoique la capitale de l'Autriche fût en notre pouvoir, la campagne était loin d'être terminée : il nous fallait conquérir le Danube, derrière lequel se tenait l'armée de l'archiduc Charles, attendant celle de l'archiduc Jean, qui arrivait d'Italie à son secours. C'était donc une grande bataille à livrer sous Vienne avant que cette telle concentration de forces se fît opérer, et Napoléon ne demandait qu'une parsile occasion de porter un coup décisif à l'armée autrichienne qu'il avait devant lui. Il ne lui restait pas moins une redoutable et dernière difficulté à vaincre, c'était de franchir le bras grand fleuve de l'Europe en face de l'ennemi, et de livrer une bataille en ayant ce fleuve à dos, c'est-à-dire avec la perspective d'y être précipité en cas de revers. Mais cette difficulté résultait du cours même des événements, que Napoléon n'avait pas été le maître de modifier à son gré; autrement, ce n'eût pas un tel homme qui eût choisi une position si désavantageuse. Et cependant son incomparable armée avait accompli tant de prodiges de valeur, qu'il ne douta pas un seul instant du succès, malgré les périls effroyables qui menaçaient l'audacieuse tentative de faire traverser un cours d'eau de 1,000 mètres de largeur à 150,000 hommes, qui traînaient avec eux 500 à 600 bouches à feu, et cela devant une armée égale force qui les attendait pour les précipiter dans l'abîme. C'est néanmoins dans ces termes mêmes que le problème était posé et qu'il fallait le résoudre. Napoléon était arrivé sur Vienne par la rive droite; l'archiduc Charles occupait la rive gauche, d'où il se préparait à écraser nos troupes au moment où elles franchiraient le Danube. Des ponts à établir sur une telle largeur offraient d'énormes difficultés, qu'augmentait encore l'imminence de la crue des eaux, dans cette saison où la fonte des neiges, enflant le fleuve, le transformait subitement en un torrent immense, irrésistible. Napoléon ne connaissait-il de méditer sur le point qu'il occuperait près de Vienne pour effectuer son passage, n'osant s'éloigner de cette capitale frémissante, que sa présence parvenait seule à contenir. Après avoir étudié attentivement le cours et la largeur du fleuve, tant au-dessus qu'au-dessous de Vienne, il essaya de jeter deux ponts sur deux points opposés, l'un à Nussdorf, plus haut que Vienne, et l'autre à Ebersdorf, à deux lieues plus bas que cette ville. La tentative ayant échoué à Nussdorf il résolut de concentrer tous ses efforts sur le second point. Là, le Danube se divise en deux bras inégaux, enfermant une île qui est devenue à jamais célèbre par les événements prodigieux dont elle fut alors le théâtre : c'est l'île Lobau. Présentant une lieue de largeur sur une lieue et demie de longueur, elle était on ne peut plus heureusement conformée pour les projets de Napoléon. Le grand bras du Danube, situé du côté de la rive droite, qu'occupait notre armée, se divisait lui-même en deux larges bras, l'un de 480 mètres, l'autre de 240 mètres de large, séparés par un banc de sable. Une île fort basse, dans l'île Lobau, se trouvait à peu près à franchir un bras de 120 mètres, opération difficile encore, mais loin d'être impossible, surtout sous les yeux de Napoléon. Malheureusement, nous manquions de matériaux nécessaires pour établir le grand pont, celui qui devait relier la rive droite à l'île Lobau; on parvint néanmoins à se procurer, à Vienne, les bateaux et les agrès nécessaires à cette opération; on les fit descendre le Danube, et, dès que le matériel se trouva prêt, le général Molitor, un des plus intrépides de l'armée, passa le fleuve en silence sur deux barques avec sa division, et aborda à l'île Lobau, où il refoula les avant-postes autrichiens jusqu'à un petit canal qui traverse l'île, en évitant toutefois de les poursuivre plus loin, pour ne point appeler leur attention sur l'entreprise qui allait s'exécuter. En effet, bien que le courant fût devenu rapide par suite d'une crue des eaux, progressive et continue, on avait trouvé moyen, le général d'artillerie Pernetti réussit, dans les journées du 19 et du 20 mai, à jeter le grand pont au moyen de 70 bateaux reliés ensemble par des ancrages et fixés par d'énormes pieux qu'on avait plongés dans le fleuve, à défaut d'ancres. Plusieurs divisions, tant d'infanterie que de cavalerie, passèrent alors, sans que des traînards d'artillerie, et le général Molitor, qui avait fait jeter un pont de chevalets sur le petit canal, put balayer complétement l'île Lobau, où l'on recueillit également arriservir d'appui, les quatre régiments de cavalerie légère du général Lasalle. Bessières et Espagne s'élancent avec fureur, à la tête de 16 escadrons de cuirassiers, sur l'artillerie et au moyen de quinze pontons. Le général Lasalle passa ensuite sur la rive gauche avec quatre régiments de cavalerie légère, qui aussitôt par les voltigeurs des divisions Molitor et Boudet. Le pont franchi, on trouvait un bois au delà duquel le terrain s'élargissait; à gauche s'élevait le village d'Aspern, à droite celui d'Essling, « lieux immortels dans l'histoire des hommes, qui rappellent sans doute pour l'humanité des souvenirs lugubres; mais qui rappellent aussi pour les deux nations française et autrichienne des souvenirs à la gloire. » (Thiers). Le général Lasalle mais glorieux. » (Thiers). Le général Lasalle se lança en avant avec son impétuosité ordinaire, et rencontra un assez fort détachement de cavalerie autrichienne, que nos voltigeurs repoussèrent par un feu à bout portant et mirent aussitôt en désordre. Ainsi commençait, le 20 mai au soir, la sanglante bataille d'Essling.

Pendant ce temps, le grand pont de la rive droite se rompait une première fois par l'effet d'une crue subite de trois pieds, occasionnée par la fonte précoce des neiges dans les Alpes, accident qui avait coupé en deux la cavalerie légère du général Marulaz; mais les généraux Pernetti et Bertrand réparèrent le mal pendant la nuit, et la cavalerie de Marulaz, les cuirassiers du général Espagne, la division d'infanterie Legrand, ainsi qu'une partie de l'artillerie, franchirent le fleuve le 21 au matin. Vers midi, le major général Berthier, l'homme de son temps qui appréciait le mieux l'étendue d'un terrain et le nombre d'hommes qui l'occupaient, aperçut, du haut du clocher d'Essling, l'armée de l'archiduc Charles qui s'avançait en décrivant un vaste demi-cercle autour d'Essling et d'Aspern; il en évalua la force à 90,000 combattants, et jugea, à sa marche résolue, qu'elle accourait pour accabler les Français au moment du passage. Napoléon n'avait alors autour de lui, sur la rive gauche, qu'une force de 22 à 23,000 soldats, avec lesquels il lui fallait tenir tête à toute l'armée autrichienne. Mais il n'hésita pas à commencer cette lutte formidable, dans l'espoir fondé que ses troupes allaient arriver successivement sur le champ de bataille. Masséna fut chargé de l'aile gauche, qui avait le centre de ses opérations à Aspern; Lannes prit le commandement de l'aile droite, du côté d'Essling, tandis que l'infanterie de Legrand était placée en arrière d'Aspern avec la cavalerie de Marulaz, et que celle du général Lasalle ainsi que les cuirassiers d'Espagne remplissaient l'espace entre Essling et Aspern. 23,000 hommes au plus attendaient donc le choc de 90,000.

L'archiduc Charles avait divisé son armée en cinq colonnes : les trois premières, commandées par le général Hiller, le lieutenant-général Bellegarde et le prince de Hohenzollern, y compris la cavalerie légère et la plus grande partie de l'artillerie, devaient attaquer Aspern et Essling, tandis que l'infanterie de Legrand gardait les ruines d'Aspern, et le général autrichien Bellegarde avait cherché un appui dans le cimetière et l'église de ce village. La division Boudet, du corps de Lannes, passa la nuit sur les débris d'Essling. Pendant ce temps, nos troupes continuaient de passer de la rive droite sur la rive gauche; mais le grand pont se rompit encore vers minuit, sous une crue rapide de quatorze pieds. Cependant, grâce aux efforts des généraux Bertrand et Pernetti, il fut réparé dans la journée du 21, et la division Saint-Hilaire, les deux divisions d'Oudinot, la garde à pied, une seconde brigade des cuirassiers de Nansouty, deux divisions de cavalerie légère, toute l'artillerie des corps de Lannes et de Masséna, et d'autres troupes encore, purent effectuer leur passage, ce qui porta notre effectif de la rive gauche à environ 50,000 hommes. Néanmoins, nous n'avions que 144 bouches à feu à opposer aux 300 canons des Autrichiens, et 60,000 combattants, avec un fleuve à dos, devaient livrer contre 90,000. Dès que le jour parut (22 mai 1809), le feu recommença. Masséna à Aspern et Lannes à Essling avaient complété de savantes dispositions et s'étaient reliés solidement. Le général Legrand s'avança, en marchant sur les cadavres qui encombraient les rues d'Aspern, contre les généraux Hiller et Bellegarde, chargés de conserver cette position, et parvint à les expulser de l'église et du cimetière. Mais c'était sur le centre des Autrichiens que Napoléon avait préparé un redoutable mouvement offensif; là, les deux colonnes de Rosenberg étaient tenues à distance d'Essling par les décharges meurtrières de la division Boudet, et, au milieu du demi-cercle formé par l'armée autrichienne, on n'apercevait que le corps de Hohenzollern, que reliait à peine à celui de Rosenberg la cavalerie de Liechtenstein. Lannes, qui allait précipiter sur ce point dégarni une masse de 20,000 fantassins et de 6,000 cavaliers, devait couper en deux tronçons l'armée de l'archiduc Charles. Il ébranle, en effet, ses troupes avec l'irrésistible vigueur qui lui était habituelle; la division Saint-Hilaire marche la première, et bientôt l'impulsion, se communiquant à toute la ligne, les Autrichiens commencent à plier, puis à se retirer en désordre. L'archiduc, à la vue de la catastrophe dont son centre est menacé, accourt de sa personne pour ramener ses soldats. Ce prince, aussi intrépide que le plus brave grenadier de son armée, saisit le drapeau du régiment de Zach qu'il essaye vainement de ramener en avant; il voit tomber autour de lui ses meilleurs officiers sans pouvoir réussir à arrêter le mouvement rétrograde de son centre. Napoléon lui-même se jette avec la témérité d'un soldat au plus fort de cette mêlée terrible. Retirez-vous, sire, lui dit alors le général Walther, commandant des grenadiers de la garde, *retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers*. Lannes continue toujours sa marche offensive et fait enfoncer par sa cavalerie l'infanterie du corps de Hohenzollern. Il touche enfin à Breitenlée, point où l'archiduc avait placé sa réserve de grenadiers : la victoire paraît certaine. Tout à coup Napoléon reçoit la nouvelle d'un sinistre accident : sous la crue de plus en plus forte du Danube, le grand pont s'est rompu de nouveau au moment où d'autres troupes allaient passer. Mais ce qui était plus terrible que la privation de ce renfort, c'était celle des caissons de l'artillerie, qui se trouvaient ainsi arrêtés sur la rive droite, et cela au moment où nos munitions achevaient de s'épuiser sur la rive gauche. C'était un malheur irréparable. A cette triste nouvelle, Napoléon, craignant de n'avoir bientôt plus que des sabres et des baïonnettes à opposer à un ennemi qui résistait encore vaillamment, fait porter à Lannes l'ordre de suspendre son mouvement et de se replier lentement sur Essling et Aspern, car les munitions vont bientôt lui manquer. L'archiduc, menacé d'un désastre imminent, voit tout à coup, sans pouvoir s'en expliquer la cause, nos colonnes demeurer immobiles et ralentir leur feu. Il profite de ce moment de répit pour renforcer son centre, où il réunit 200 bouches à feu, qui ouvrent sur Lannes une effroyable canonnade. La division Saint-Hilaire est écrasée sous une pluie de mitraille, et son intrépide chef, qu'on appelait dans l'armée le *chevalier sans peur et sans reproche*, tombe frappé à mort par un biscaïen. L'archiduc Charles n'a pas tardé à connaître le secret du ralentissement subit qui s'est manifesté dans l'armée française, et il tente à son tour des efforts désespérés sur notre centre pour nous précipiter dans le Danube. Mais si le maréchal Lannes recule, c'est à la manière des lions, dont il est imprudent de braver de trop près les atteintes. Après avoir repoussé vivement à la baïonnette les corps qui le serraient de trop près, il s'abrite derrière le fossé qui relie Aspern à Essling, et tient tête à tous les efforts de l'ennemi. Il laisse approcher à demi-portée de fusil la masse épaisse du corps de Hohenzollern, la couvre de mitraille, puis lance ses cuirassiers et la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz sur la cavalerie du prince de Lichtenstein. Le mouvement de l'armée autrichienne sur notre centre paraît alors suspendu. Nos fantassins, abrités dans le fossé, appuyés par notre cavalerie, qui forme un rideau en arrière, remplissent l'espace d'Aspern à Essling, et recoivent impassiblement le feu des canons autrichiens. L'infatigable Lannes galope d'un corps à un autre pour soutenir la fermeté de ses soldats. Un officier, effrayé de le voir exposé, lui une canonnade si meurtrière, le supplia alors de mettre pied à terre. Quoique peu habitué à ménager sa vie, Lannes suivit ce conseil, mais à peine était-il descendu de cheval, qu'un boulet lui fracassait les deux genoux. On l'emporta hors du champ de bataille, noyé dans son sang et presque inanimé.

L'ennemi, se voyant arrêté au centre, porta alors toute la fureur de ses efforts sur nos deux ailes, à Aspern et à Essling. C'est la position d'Aspern qui est assaillie la première. Là, Carra Saint-Cyr, Legrand et Molitor opposent à leur cavalerie légère et à l'élan des Autrichiens, que le feu si redouté de notre artillerie n'épouvantait plus. Désespérant de nous forcer sur ce point, l'archiduc reporte ses efforts sur Essling, qu'il fait envelopper par les deux colonnes de Rosenberg, tandis que lui-même, à la tête des grenadiers, dirige une attaque furieuse sur le centre du village. Napoléon, qui suit d'un regard dévorant les péripéties sanglantes de cette lutte sans nom, envoie l'intrépide général Mouton, avec les fusiliers de la garde, au secours de Bessières, qui a remplacé le maréchal Lannes. « Brave Mouton, lui dit-il, faites encore un effort pour sauver l'armée; mais finissez-en, car, après ces fusiliers, je n'ai plus que les grenadiers et les chasseurs de la vieille garde, dernière ressource qu'il ne faut dépenser que dans un désastre. » Mouton s'élance, et, avec le concours du général Rapp, dégage nos troupes enveloppées de tous côtés par un ennemi quatre fois plus nombreux. Cinq fois les grenadiers autrichiens, conduits par le feld-maréchal d'Aspre, reviennent à l'attaque; cinq fois ils sont rejetés hors d'Essling par la fusillade ou les charges à la baïonnette. Enfin l'artillerie de l'île Lobau, prenant en écharpe les masses qui avaient passé entre le fleuve et le village, les couvre d'une pluie de mitraille. Essling est alors délivré.

Il y avait trente heures que durait cet épouvantable acharnement, sans précédent dans l'histoire. L'archiduc Charles, épuisé autant que nous, et sur le point lui-même de manquer de munitions, commença à désespérer de nous jeter dans le fleuve. Mais avant de lâcher prise, il lança ce qui lui restait d'obus et de boulets sur les corps placés d'Aspern à Essling. Dès lors, Napoléon put se croire assuré d'une retraite tranquille dans l'île Lobau, retraite qui devait s'exécuter dans la nuit. Il se rendit au petit bras du Danube, qui coulait, comme nous l'avons dit, entre l'île et la rive gauche du fleuve. « L'aspect de ses bords, écrit M. Thiers, avait de quoi navrer le cœur. De longues files de blessés, les uns se traînant comme ils pouvaient, les autres, placés sur les bras des soldats ou déposés à terre, en attendant qu'on les transportât dans l'île de Lobau; des cavaliers démontés jetant leurs cuirasses pour marcher plus aisément; une foule de chevaux blessés se portant instinctivement vers le fleuve pour se désaltérer dans ses eaux, ou des centaines de voitures d'artillerie à moitié brisées, une indicible confusion et de douloureux gémissements, telle était la scène qui s'offrait et qui saisit Napoléon. Il descendit de cheval, prit de l'eau dans ses mains pour se rafraîchir le visage, et puis, apercevant une litière faite de branches d'arbres sur laquelle gisait Lannes, qu'on venait d'amputer, il courut à lui, le serra dans ses bras, lui exprima l'espérance de le conserver, et le trouva, quoique toujours héroïque, vivement affecté de se voir arrêter sitôt dans cette carrière de gloire. « Vous allez perdre, lui dit Lannes, » celui qui fut votre meilleur ami et votre fidèle » compagnon d'armes. Vivez et sauvez l'armée. » La malveillance qui commençait à se déchaîner contre Napoléon, et qu'il n'avait, hélas! que trop provoquée, répandit alors le bruit de prétendus reproches que Lannes lui aurait adressés en mourant. Il n'en fut rien cependant. Lannes reçut avec une sorte de satisfaction convulsive les étreintes de son maître, et exprima sa douleur sans y mêler aucune parole amère. Il n'en était pas besoin; un seul de ses regards rappelait ce qu'il avait dit tant de fois sur le danger de guerres incessantes, le spectacle de ses deux jambes brisées, la mort d'un autre héros d'Italie, Saint-Hilaire, frappé dans la journée, l'horrible hécatombe de 40 à 50,000 hommes couchés à terre, n'étaient-ce pas autant de reproches assez cruels, assez faciles à comprendre? Napoléon, après avoir serré Lannes dans ses bras, et se disant certainement à lui-même ce que le héros mourant ne lui avait pas dit, car le génie qui a commis des fautes est, on juge le plus sévère, Napoléon remonta à cheval et voulut profiter de ce qui lui restait de jour pour visiter l'île Lobau et arrêter ses dispositions de retraite. »

Telle fut cette sanglante bataille d'Essling, qui coûta aux Autrichiens près de vingt-sept mille morts ou blessés, et quinze à seize mille aux Français, et qui commençait la série de ces abominables carnages qui signalèrent les derniers temps de l'empire. Les Autrichiens lui ont donné le nom de bataille d'Aspern. Certes, Napoléon ne fut pas vaincu, puisque, n'ayant que des forces très-inférieures et manquant de munitions, il parvint, dans une position des plus désavantageuses, à contenir un ennemi résolu, qu'un accident subit arracha seul à un désastre éclatant. L'armée française se couvrit de gloire, mais d'une gloire stérile, car elle n'amena aucun résultat. Non, Wagram ne fut pas la conséquence d'Essling. Quant à la faute que Napoléon put commettre en cette circonstance, de traverser un fleuve tel que le Danube dans la saison des crues rapides et subites, au risque de l'avoir à dos avec la moitié de son armée contre un ennemi résolu et commandé par un habile général, c'est une question que nous laissons à résoudre à de plus compétents que nous.

ESSLING (prince d'). V. MASSÉNA.

ESSLINGEN, ville du Wurtemberg, à 15 kilom. S.-E. de Stuttgard, sur le Neckar, ch.-l. du bailliage de son nom; 15,000 hab. Siége d'une cour d'appel; école normale d'instituteurs; école latine préparatoire; école polytechnique. Industrie active et variée : fabrication de draps, gants, articles en laque, bijouterie, instruments de physique et de mathématiques; préparation de vins mousseux; filature de laine et de coton, fonderie de métaux, papeterie, moulins à foulon, etc. Important trafic de fruits et de plants d'arbres fruitiers. Parmi les constructions anciennes, on remarque la belle église de Notre-Dame, monument gothique de 1440, avec une tour de 80 mètres d'élévation; l'église de Saint-Dionis; l'hôtel de ville, avec une horloge curieuse; les archives de la ville, où l'on voit des lettres autographes de Luther et de Mélanchthon; les ruines du château de Berchfried, autrefois résidence impériale. Ville très-ancienne et autrefois ville libre impériale, Esslingen a été réunie au Wurtemberg en 1802.

ESSLINGEN (le maître d'école d'), poëte allemand, qui vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il fut maître d'école à Esslingen, en Souabe, et, comme en 1280, époque où furent composées les œuvres de ce poëte, l'instituteur de cette ville s'appelait maître Henri (meister Heinrich), on en a conclu, avec toute vraisemblance, que ce maître Henri était l'auteur des poésies manuscrites qui sont parvenues jusqu'à nous. Ces poésies consistent en neuf lieders très-précieux pour l'histoire littéraire de son temps. Ce sont neuf satires mordantes, sanglantes, injustes, mais spirituelles, ce qui est presque une excuse, dirigées contre le prince Rodolphe de Habsbourg, qu'il accuse à la fois de faiblesse et d'ambition, déclarant en bons termes que ce prince aspire à dérober la couronne impériale, et peut-être les clefs du paradis, ce qui doit mettre en garde le portier des bienheureux.

ESSONGNE s. f. (è-son-gne; *gn* mll.). Féod. *Droit d'essongne*, Droit dû par les héritiers d'un défunt au seigneur dans la censive duquel il possédait des biens le jour de sa mort. ‖ On trouve aussi ESSOGNE et ESSOIGNE.

ESSOIGNE s. f. (è-soi-gne; *gn* mll). Législ. anc. Excuse alléguée pour n'avoir pas comparu en justice.

— Féod. V. ESSONGNE.

ESSOIGNER v. a. ou tr. (è-soi-gné; *gn* mll. — rad. *essoigne*). Excuser, disculper; dispenser. ‖ Vieux mot.

— v. n. ou intr. Anc. légist. Présenter une essoigne, une excuse pour n'avoir pas comparu.

ESSOMMES, village et comm. de France